



**KENNETH
CALHOUN**

**LUNE
NOIRE**

ACTES SUD

“EXOFICTIONS”

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Voilà que les hommes, pour des raisons inexplicées, se mettent à perdre le sommeil. Rapidement, les rues se remplissent d'êtres aux yeux hagards, ivres d'épuisement et au bord de l'inconscience. Seuls quelques-uns échappent au fléau et doivent se cacher pour survivre, tandis que l'humanité sombre et que l'ancien monde s'effondre comme un château de cartes. Avec *Lune noire*, Kenneth Calhoun compose une véritable hallucination romanesque en forme de cauchemar éveillé.

KENNETH CALHOUN

Kenneth Calhoun a publié un certain nombre de nouvelles, notamment dans The Paris Review, Tin House et The Pen/O. Henry Prize Stories 2011. Il vit à Boston, où il enseigne le design graphique. Lune noire est son premier roman.

Illustration de couverture : DR

Titre original :

Black Moon

Éditeur original :

Hogarth, New York

© Kenneth Calhoun, 2014

© ACTES SUD, 2015

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-04954-6

KENNETH CALHOUN

Lune noire

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Alain Defossé

ACTES SUD

Pour Anya et Sophie.

*Il y a par les faubourgs des gens qui titubent d'insomnie
Comme s'ils venaient de sortir d'un naufrage de sang.*

FEDERICO GARCÍA LORCA,
Aube.

Are you awake now too?

WILCO,
Black Moon.

Biggs se mettait par instants à courir, désirant faire vite mais sans attirer l'attention. Les immeubles entre le leur et le drugstore mis à sac étaient presque indistincts. Il progressait dans un couloir d'ombre fraîche, soulagé de trouver les rues désertes, à part quelques silhouettes titubant au loin comme autant d'ivrognes. Au carrefour, les voitures abandonnées formaient un embouteillage insensé – sur la chaussée, sur les trottoirs – et il dut se faufiler entre elles, s'écrasant contre les parois fraîches d'acier luisant.

Les rideaux des boutiques étaient baissés. Nombre d'entre elles avaient été pillées – vitrines brisées, étagères vidées. Le trottoir crissait d'éclats de verre, avec ici et là la tache terne d'un vieux chewing-gum. Un grand éclaboussement d'ADN, souillé de crasse urbaine.

Il entendait au loin des hurlements, ponctués de cris brefs ou d'appels provenant des bureaux et des appartements au-dessus. À une fenêtre du cinquième étage, il vit un homme âgé penché sur la rue tout en bas, vacillant sur le rebord, ses bras maigres tendus vers le ciel. Au-delà, quelques étages plus haut, quelqu'un jetait par poignées des papiers par une fenêtre ouverte. Les pages planaient et voltigeaient comme des feuilles mortes dans l'appel d'air entre les immeubles.

Biggs traversa pour éviter un perron sur lequel, plus tôt, il avait vu des chiens s'acharner sur une carcasse inidentifiable – os d'un blanc luisant traversant la chair marbrée. Il se réfugia dans une ruelle. Tout au fond, une grosse femme vêtue d'un maillot des Lakers allait et venait en hurlant dans son téléphone portable. "Putain, tu veux que je te foute un procès au cul, c'est ça ?" tonnait-elle, les bajoues tremblotantes.

En s'approchant, Biggs constata qu'elle n'avait pas de téléphone en main. De toute façon, passer un coup de fil aurait été chose impossible. Le ciel ne transmettait plus de connexion, et les fibres du Web étaient mortes sous terre. Tous les réseaux expiraient, sans la stimulation de l'esprit humain pour les maintenir en vie.

Les yeux larmoyants de la femme suivirent Biggs comme il passait devant elle, traînant les pieds. "Attends une seconde, dit-elle dans le creux de sa paume. Il y a un connard, là, une espèce de rat."

À un pâté d'immeubles plus loin, un téléviseur à écran plat explosa sur le bitume – projeté d'une fenêtre là-haut. Il tomba comme une dalle d'obsidienne, un carreau de ciel nocturne. Biggs ressentit le choc jusque dans ses dents, l'impact fit vibrer sa poitrine.

Une tempête se préparait derrière les fenêtres obscures, les portes closes. À tout instant elle pouvait se répandre dans les rues. Il courut sur la longueur de deux blocs d'immeubles avant de ralentir et de se remettre à marcher.

À présent, il voyait les ruines du drugstore de l'autre côté du parc.

Carolyn, sa femme, n'allait pas bien. Cela faisait quoi, six jours ? Presque une semaine sans même un signe de

tête, l'esprit tournant à vide. Elle irradiait l'épuisement : une étoile à l'agonie. Bientôt – quoi, un trou noir ?

Biggs devait agir, d'une manière ou d'une autre, mais avant de faire quoi que ce soit, il lui fallait y voir clair dans sa propre tête. Dans ses tentatives pour la convaincre qu'elle aussi était victime de l'insomnie, il s'était lui-même privé de tout repos digne de ce nom. Il avait bien un plan, à base de cachets et d'un minimum de mise en scène, mais il lui fallait d'abord dormir un peu à l'abri des regards. Il pénétra dans le parc et jeta un coup d'œil autour de lui avant de se glisser dans les buissons. Avant, ils venaient pique-niquer ici, une couverture étalée sur la pelouse. Carolyn roulait ses manches pour offrir ses épaules au soleil. Au fond des buissons, il retrouva l'endroit où, à peine deux jours auparavant, il s'était aménagé un nid de brindilles et d'herbe. Il s'y lova, et ses pensées plongèrent bientôt dans l'anarchie de l'endormissement. Images et idées dérivèrent, délestées de la raison. Un sommeil plus lourd tomba bientôt sur lui, il ne vit plus rien.

Deux heures plus tard, il rêva : Carolyn lui projetait droit dans les yeux les rayons de cristaux éblouissants tenus dans ses mains en coupe. Il émergea de nouveau dans cet univers qui implosait lentement, clignant des paupières sous les échardes de soleil perçant entre les mailles des jeunes feuilles.

Il s'assit, tout à la fois effaré et soulagé. Quelque chose en lui s'accrochait. Je peux *encore* dormir. Et rêver.

Biggs pensait que Carolyn, comme peut-être des millions d'autres individus, réagissait à l'épidémie de manière psychosomatique. Il gardait l'espoir éperdu de la guérir avec une histoire bien tournée et un peu

d'aspirine, ou même un quelconque complément vitaminé, peu importait. Tant que Carolyn ne s'en rendait pas compte. Le cachet devait être un contenant vide qu'elle remplirait avec sa propre molécule mentale.

Il misait sur l'atmosphère de réceptivité exacerbée. Les insomniaques, dans leur épuisement, perdaient rapidement la capacité de distinguer le réel de la fiction. Dans leur tête, une porte laissée sans surveillance était à présent grande ouverte à la suggestion, à la persuasion. C'était l'âge d'or pour les conteurs, pour les magiciens et, bien entendu, pour les publicitaires – son ancien métier. L'heure était venue des placebos : de pieux mensonges qui génèrent de la réalité malgré eux.

Il se fraya un chemin dans la pharmacie. À peine une dizaine de jours auparavant, s'était formée devant le magasin une foule exigeant des somnifères. Ils avaient défoncé la vitrine en y projetant une moto, et submergé les malheureux employés venus travailler. Ils avaient pillé l'endroit avant que la police n'arrive, certains à mains nues, d'autres brandissant des armes de poing et des couteaux. La police avait chassé les pillards. Puis c'étaient les flics eux-mêmes qui avaient tiré dans les caméras et miroirs de surveillance avant de sniffer les cachets écrasés à même le sol et de boire au goulot les sirops contre la toux.

Biggs enjamba le montant hérissé d'éclats de la vitrine défoncée et pénétra dans la boutique dévastée, semblable à une caverne ombreuse. L'accueil, destitué de sa fonction commerciale, civilisée, offrait un chaos silencieux, glaçant. Les pilules et le verre crissaient sous le pied. On devinait d'autres présences dans la pénombre, fouillant les étagères, jetant au sol les produits sans intérêt. Il percevait des marmonnements, une quinte de toux. Il les évita, progressant entre les rayons comme dans un

labyrinthe. Dans l'obscurité, il faillit trébucher sur une vieille femme rampant sur le carrelage jonché de débris. Il sursauta comme elle s'agrippait à sa jambe de pantalon.

Il jura et se libéra brutalement.

“Je cherche du thé, il me besoin du thé, lui dit-elle, gisant. Pouvez-vous me sachets de thé ?

— Il n'y en a plus, dit Biggs, agacé.

— Ils l'ont jeté au port, c'est ça qu'ils ont jeté ?

— Ouais, c'est ça qu'ils ont jeté”, dit Biggs, la contournant comme un serpent sur un chemin.

Il continua vers le fond du magasin. Il y était souvent venu pour acheter les trucs habituels et, à cinq reprises, un test de grossesse. Les étagères étaient vides, mais le sol recouvert de gélules et de cachets. Il examina les flacons de plastique vides et les emballages écrasés. Au sol, les bouchons de coton hydrophile évoquaient dans l'ombre une récente giboulée de neige. Il s'agenouilla, ramassa une poignée de pilules. On aurait dit des dents de bébé dans sa paume. Il sortit et traversa en hâte pour rejoindre le trottoir ensoleillé, comme un gamin qui vient de voler des bonbons à la boulangerie. En ouvrant son poing, il vit que les cachets étaient tous de forme et de couleur différentes.

Certains disent que c'est à cause de ça, pensa-t-il. De tous ces médicaments que les gens prennent. Qu'ils sont peut-être à la source de notre apocalypse. À l'agence de pub, il avait travaillé pour quelques laboratoires pharmaceutiques, et jamais les notions de vérité et de certitude ne s'étaient révélées plus extensibles. Il n'y avait qu'à voir les études. Tu parles.

Dieu seul sait ce qu'il y a là-dedans.

Il cueillit quatre petites pilules blanches, toutes simples – une aspirine générique sans marque distinctive – et les laissa tomber dans sa poche gauche. Il fourra le reste

dans sa poche droite, en se disant que ça pourrait servir. On ne sait jamais.

Maintenant, retour à la maison avec ses cinq haricots magiques.

Il commença de se diriger vers le loft, puis revint sur ses pas. Il entra de nouveau dans le drugstore, réussit à trouver deux sachets de thé qu'il donna à la vieille femme qui rampait sur le sol.

Biggs prit l'escalier jusqu'au sixième. L'ascenseur fonctionnait encore, mais il craignait de se retrouver bloqué, sachant que personne ne viendrait à son secours. Ne souhaitant pas croiser un de ses malheureux voisins, il ôta ses chaussures et traversa sans bruit le couloir. Il colla l'oreille contre sa porte avant d'introduire la clef. Le loft était plongé dans la pénombre, à part un carré de lumière douce provenant du vasistas ouvert. Le lieu était minuscule, encombré de livres : une table, des chaises, un élégant divan de cuir. Les fenêtres au fond donnaient sur une ruelle étroite, et faisaient face à un immeuble semblable au leur, un ancien entrepôt de laine reconverti en lofts plongés dans la pénombre et remplis de livres. Pas trace de Carolyn dans la pièce principale.

Il se dirigea vers le bureau où, depuis un an environ, elle réalisait des films d'animation image par image, avec un sens du détail presque douloureux. Excepté une petite alcôve dans laquelle ils avaient installé leur lit, le bureau était la seule pièce séparée dans cet espace ouvert. Les murs étaient recouverts de dalles insonorisantes. La petite pièce était pleine de trépieds et de lampes, d'étagères couvertes d'accessoires, et la fenêtre munie de stores épais pour qu'elle puisse contrôler la lumière. Elle était là, lui tournant le dos, regardant fixement par la fenêtre.

“Carolyn ?”

Elle se retourna et parut dans un premier temps ne pas le reconnaître. Ses yeux étaient ceux d'une vieille, l'épuisement la courbait, et elle tenait entre ses mains une poupée articulée provenant d'un de ses premiers films. Ses cheveux lui tombaient sur le visage. Elle portait un tee-shirt publicitaire d'un ancien client de l'agence. Il était beaucoup trop grand pour elle et pendait sur son corps fluet comme une robe informe. Elle avait réussi à trouver un chausson. L'autre pied – ongles mouchetés de reliefs de vernis rouge – reposait nu sur le plancher nu. Cela lui fit mal de la voir dans cet état : encore pire que quand il l'avait laissée, quelques heures auparavant. Il nourrissait toujours l'espoir que cette chose qui les détruisait allait simplement s'épuiser et cesser d'elle-même, et qu'en rentrant, il la trouverait alors endormie. Il poserait ses lèvres sur ses yeux clos. Il les sentirait bouger comme les rêves défileraient sous ses paupières, un kaléidoscope tourbillonnant d'images et d'histoires.

“Où as-tu quoi ? demanda-t-elle, le visage soudain empreint de tristesse. Tu ne pars pas si longtemps ici et là si tu es qui tu as dit.”

Il s'arracha un sourire, mais il fallut une seconde à ses yeux pour s'accorder à ses lèvres. Ainsi commençait le spectacle.

“C'est fini, dit-il, la prenant aux épaules. Ils ont trouvé un remède !”

Il la serra contre lui et la sentit se raidir.

“Tu comprends ça que je te dis ?”

Il devait continuer de jouer l'insomnie, de contrefaire une diction embrouillée, une voix pâteuse.

Elle leva soudain les yeux vers lui : “Où est ma mère elle est ?”

— Ta mère ?

— Maman était là”, dit Carolyn d’un ton neutre. Sa mère était morte depuis presque neuf ans. Toutefois, il n’était pas surpris de sa réapparition, car c’était un élément permanent des rêves de Carolyn. Un élément venu de là-bas qui se matérialisait ici, semblait-il.

“Elle m’a dit que tu devrais faire le sol, dit Carolyn, si tu crois que ça marche, comme ça tu pourras tuer tous les scorpions.”

C’était quoi, ça – l’écho de quelque vieille rancœur, filtré, tamisé, passé au crible des hallucinations ?

Il la conduisit vers le divan et l’assit. Elle lui dit merci d’un ton distant, machinal, comme si elle s’adressait à un serveur l’installant à une table convenable. Il eut un pincement au cœur, mais le refréna aussitôt, se forçant à se concentrer sur son plan. Elle changeait, elle s’éloignait d’heure en heure. Personne ne pouvait dire où cela menait, mais en tout cas il ne voulait pas qu’elle y aille. Cela faisait dix ans qu’ils vivaient ensemble, ils avaient affronté ensemble son changement de carrière à lui, son blocage créatif à elle et la dépression qui s’en était suivie, pour ne pas parler de l’échec grandiose de leurs tentatives vaguement charnelles, essentiellement ritualisées par le protocole médical, pour avoir un enfant. Projet auquel ils avaient tous deux fini par renoncer. Mais tout cela était préférable à ce qu’ils vivaient à présent.

“Écoute, dit-il, tout va bien, c’est terminé maintenant.

— Terminé ?” Elle leva les yeux vers lui derrière ses cheveux. Elle tendit une main, dessina les traits de son visage, du bout des doigts. Il tendit la main vers son autre main pour lui ôter la poupée – représentation alambiquée d’une déesse de la lune. Sans un mot, elle la lui abandonna, le laissa la poser sur la table à dessin.

“Regarde, ma chérie. Voilà ce qui va tout arranger.”

L'heure de la révélation était arrivée. Écartant lentement les doigts, il lui montra les pilules au creux de sa main. Elles paraissaient ridicules, dérisoires dans sa paume, mais des choses plus petites encore ont terrassé des monstres ou abattu des empires. Les plus petites choses sont les pivots de l'Histoire.

“Ah, c'est faire pour quoi ?” demanda-t-elle, son visage s'illuminant soudain. Elle les regarda avec un intérêt mêlé d'attendrissement. La disparition temporaire de l'épuisement la rendait merveilleusement elle-même – la vraie Carolyn, émergeant du marécage de l'insomnie. Il eut besoin de la serrer contre lui.

“Gros câlin”, souffla-t-elle à son oreille.

Voyant une ouverture, il lui raconta l'histoire qu'il avait élaborée, comme un projet de campagne à un nouveau client. Il avait toujours été doué pour présenter un argumentaire, et misait sur ce talent pour monter sa fable, expliquant que le gouvernement n'avait pas totalement disparu, comme chacun le pensait.

“Des représentants des autorités étaient en ville, et distribuaient des pilules expérimentales. Ils portaient des costumes d'un bleu incroyablement apaisant, comme coupés dans un métrage de ciel. Rien qu'à les voir, on avait envie de dormir. Tu devrais voir les files d'attente, dit-il. Elles font le tour du parc – des personnes âgées, des familles, tout le monde. Et les pilules marchent. Ils ont mis les gens dans un bus de verre, ils dorment sur des couchettes superposées. Des gens au hasard, qui se sont portés volontaires pour l'expérience, même des voisins à nous. Mrs Mineo, du troisième. Matt Rovogin, Marcy LeBreau. Plein de gens de l'immeuble. On les voit en train de dormir, on les entend ronfler comme des bienheureux en bavant sur

les oreillers fournis par l'administration. Quelqu'un a imaginé ce test. La science va vaincre ce truc. C'est toujours ce qui arrive quand on est le dos au mur, n'est-ce pas ? La solution apparaît."

Il s'échauffait, pris à sa propre fable. Pour quelque raison, peut-être parce qu'il n'était pas encore atteint lui-même, il en était venu à penser que l'épidémie n'était qu'une illusion minable et mortifère qui se déplaçait comme les spores portées par la brise et venait se coller au cerveau des gens. Son intention, pour Carolyn au moins, était de remplacer cette histoire par une autre.

Carolyn écoutait, fixant avec une petite grimace les pilules dans sa main. Elle parvenait à sourire et à froncer les sourcils en même temps, affligée mais prête à le croire. "Je veux tellement vouloir dormir, dit-elle, ajoutant : Les oiseaux montent en faisant des cercles mais ne redescendent jamais pour qu'on les ramasse."

Elle n'était pas étrangère à l'insomnie, ayant dû toute sa vie se battre contre elle, depuis les derniers mois surtout. Au début de la crise, ils en avaient plaisanté, disant que puisque de toute façon elle était insomniaque, ce n'était pas un problème. À présent elle le fixait du fond de l'angoisse, espérant qu'il parviendrait à l'arracher à ce maelstrom. Il la saisit, l'attira à lui. Il l'adorait. Elle agrippa son bras à deux mains, serra comme si elle voulait faire jaillir la solution de sa chair même.

"Tu vas dormir. Tu vas prendre une de ces pilules et tu dormiras. On dormira tous les deux.

— Je veux prendre un de ces pilules", dit-elle, comme émerveillée par sa proposition.

Cela avait marché. L'histoire suffirait peut-être. Toutefois, il se tenait prêt à jouer son joker si nécessaire. À lui fournir une preuve qui ne pourrait que la convaincre. C'était risqué — dangereux, pour tous les deux —, mais

c'était l'argument ultime. Il lui montrerait que les pilules fonctionnaient.

Il dormirait pour elle.

Ils avalèrent les cachets – probablement une simple aspirine générique – et demeurèrent là, assis l'un face à l'autre. Biggs observait les yeux de Carolyn parcourir fébrilement la pièce, comme si elle attendait que la guérison lui tombe dessus d'un coup, tel un filet du plafond. Il avait ostensiblement passé un pyjama, et convaincu Carolyn, à force de cajoleries, d'enfiler sa chemise de nuit – des tenues qu'ils portaient rarement. Il fallait tout faire pour appuyer le travail de suggestion. La scène était prête pour la représentation du sommeil.

Une fois au lit, Biggs s'allongea sur le flanc, tout près de Carolyn, scrutant son visage. L'idée était de voir si elle allait sombrer, puis de l'imiter. Il ne jouerait sa comédie du sommeil qu'en dernier ressort. Il voulait également s'assurer qu'elle n'allait pas sortir du lit et se mettre à faire les cent pas. C'était ainsi qu'elle passait ses nuits depuis quelque temps : à aller et venir dans le loft, ou à se réfugier dans un coin ou un autre, marmonnant ce qui semblait être une litanie de regrets adressés à une de ses poupées.

Dans ce cas, il quitterait aussi le lit et s'assiérait à la table au milieu de l'atelier, la suppliant d'au moins s'allonger sur le divan. Au début, ils regardaient la télévision, mais maintenant seul le signal PAS DE SIGNAL s'inscrivait sur l'écran.

Au cours de ces nuits, il aurait terriblement voulu dormir, mais s'y refusait pour convaincre Carolyn que lui aussi était atteint. Il ne savait absolument pas pourquoi il avait été épargné, du moins jusqu'à présent. En fait, il

se demandait sans cesse s'il n'avait pas été aussi atteint, en se mettant à sortir en douce pour s'offrir de grosses siestes afin de conjurer ses craintes. Il prenait du repos, se disait-il, mais c'était aussi la preuve qu'il conservait cette faculté, comme un dépôt de vase dans ses veines.

Contrairement à Carolyn, il n'avait jamais eu de problème pour dormir. Au début de leurs relations, sa capacité à s'endormir n'importe quand et n'importe où avait parfois été un sujet de friction entre eux. Cela la froissait, non seulement du fait qu'elle y voyait un moyen de lui échapper, mais aussi parce que le sommeil était pour elle fragile et précaire. Le plus petit bruit, le moindre changement de luminosité pouvaient la réveiller. Ses pensées, rugissant dans la prison de son crâne, se jetaient alors sur des souvenirs pénibles ou les inquiétudes pour l'avenir ou les défis de sa création artistique, les baratant pendant des heures et des heures tandis qu'elle tournait et virait. Pendant ce temps, il ronflait à ses côtés. Ils avaient décidé que le sommeil était son super-pouvoir à lui, tout comme planter l'ordinateur ou vider le stylo qu'elle utilisait était le sien. Et aussi ne pas pouvoir tomber enceinte, ajoutait-elle parfois.

Le sommeil ou plutôt les rêves avaient joué un rôle important dans leur histoire, se sentait-il souvent obligé de lui rappeler, surtout quand elle vilipendait ses siestes en plein après-midi. Peu après leur rencontre, lors d'un festival cinématographique de quarante-huit heures organisé par l'université, dans lequel écrivains et réalisateurs se trouvaient appariés au hasard, Biggs avait eu ce qu'ils avaient baptisé le Rêve. Non qu'ils se fussent spécialement remarqués l'un l'autre au cours du festival. Ils n'intervenaient même pas ensemble. Donc le fait que Carolyn ait

été l'objet d'un rêve particulièrement intense était apparu à Biggs comme un signe et, plus tard, à elle aussi.

Dans le rêve, Biggs se tenait sur le rivage d'un grand lac ou d'une mer. De sombres nuages de tempête pesaient sur l'eau, traînant des rideaux de pluie et faisant s'agiter les vagues. Une jeune femme – il reconnut Carolyn, de la fac, une fondue de cinéma – le dépassa en courant et se jeta à l'eau. Elle courbait son petit corps sec dans le courant. Ses cheveux noirs, follement éparpillés par le vent, s'aplatissaient soudain, domptés, comme une vague s'écrasait sur elle.

Elle criait quelque chose, mais le vent avalait ses paroles. Biggs remarqua un petit bateau, une barque à rames, qui s'éloignait vers le large. Les lames l'attiraient vers les vagues tandis que Carolyn tentait laborieusement de la rattraper, dans l'eau jusqu'à la taille. Il vit qu'elle luttait pour rester debout. Le courant lui coupait les jambes sous la surface.

Comme le bateau se cabrait sur une vague, il vit qu'il y avait quelqu'un à l'intérieur. Un mort. Un corps gisant dans le sens de la longueur, bien enveloppé d'un drap blanc. Le bateau prenait les vagues de front, comme tiré par une corde attachée à sa proue. Il les attaquait de face, un instant presque à la verticale – et le corps sous son linceul paraissait presque se tenir debout sur l'eau – avant de retomber au-delà de la crête. Cependant, Carolyn continuait de lutter dans le flot, à chaque vague qui se cassait et grondait en mousse blanche sur le rivage, balayant ses pieds et la repoussant en arrière avant de l'attirer de nouveau dans le remous d'un vert noirâtre.

Elle criait vers le bateau, luttait, mais il apparut évident à Biggs qu'elle allait être submergée. Elle allait se noyer. Elle commençait de paniquer. Déjà il était dans l'eau, la rejoignait, lui disait d'arrêter de se débattre.

Faites la planche, hurla-t-il par-dessus le fracas des vagues. Faites semblant de dormir face au ciel. Elle suivit ses instructions et se laissa aller sur le dos jusqu'à ce que ses orteils émergent. Elle dériva ainsi vers lui tandis que la barque continuait de s'éloigner au-delà de la barre. Il l'apercevait l'espace d'une seconde sur l'horizon mouvant, toute petite, presque disparue à jamais.

Il réussit à agripper ses cheveux noirs et l'attira à lui. Elle s'accrochait tandis qu'il la portait dans ses bras jusqu'au rivage et la serrait contre lui, la maintenait, jusqu'à ce que le bateau plonge derrière l'horizon.

Plus tard cette semaine-là, il la chercha sur le campus, et finit par la trouver dans la caverne obscure des salles de montage. Elle achevait un film d'animation qu'elle avait réalisé avec une colombe en origami. Au travers de la porte vitrée coulissante, il l'observa qui inscrivait la colombe sur la photo aérienne d'une cité indentifiable. Ses ailes battaient tandis que la ville défilait lentement. Il dut frapper plusieurs fois pour couvrir le bruit qu'émettaient ses gros écouteurs démodés. Elle se retourna, sourcils froncés. Étudiante, elle possédait déjà une capacité de concentration féroce, et détestait qu'on l'interrompe quand elle était en studio.

Il fit coulisser la porte. "Je peux entrer, ça ne vous ennuie pas ?" demanda-t-il.

Il était clair que cela l'ennuyait, mais sa bonne éducation prit le dessus sur le réflexe de dire non. Ses yeux étaient en désaccord avec sa bouche, et il trouva cela charmant.

Il entra et s'assit sur la console tandis qu'elle ôtait ses écouteurs pour les accrocher autour de son cou. "Qu'y a-t-il ?" demanda-t-elle sans cesser de pianoter sur le clavier pour sauvegarder son dossier sur le disque dur.

— Vous vous appelez Carolyn, c'est bien ça ?

— Exact.

— Moi, c'est Matt. Matt Biggs. Nous nous sommes croisés au festival. Le festival de deux jours, vous voyez ?

— Ah ouais. Ouais, je me souviens. Vous êtes écrivain.

— Oui, enfin... il eut un sourire gêné. Pas vraiment.”

Elle le regarda de haut en bas, attendant la suite, visiblement impatiente de retourner à son écran.

“Bon, écoutez, dit-il. Je sais que ça va vous sembler carrément bizarre, et je ne voulais pas vous embêter, mais ça fait plusieurs jours que ça dure, et je n'arrive pas à m'en défaire.”

Elle sourit, secoua la tête. “Je ne vois pas du tout de quoi vous voulez parler.

— Bon, écoutez, voilà. En fait, j'ai fait un rêve. J'ai rêvé de vous.”

Elle ne put réprimer une grimace. Il la vit se préparer à écouter des propos pénibles et potentiellement embarrassants pour tous les deux.

“Non, ce n'est pas ce genre de rêve”, ajouta-t-il aussitôt. Puis il lui raconta, les vagues, le canot, le corps, sa noyade évitée de justesse.

Son expression passa de l'impatience à peine voilée au scepticisme, puis elle le fixa, figée, le regard comme perdu dans le néant qui les séparait. Voyant des larmes lui monter aux yeux, il se tut.

“Oh là là, fit-il. Mon Dieu, je suis désolé. Je ne voulais pas vous bouleverser comme ça.”

Elle couvrit son visage de ses mains et éclata en sanglots.

“Je ferais mieux de m'en aller”, dit-il. Il se leva et tendait déjà la main vers la porte quand elle dit : “C'est ma mère. Elle va mourir, et refuse de l'admettre.”

Il demeura immobile, les yeux fixés sur la tache claire dans sa chevelure, puis se rassit.

Allongée, attentive à l'effet promis de la pilule, elle soupira, et un léger agacement était déjà perceptible dans cette profération muette. Il eut envie d'utiliser le Rêve, de s'en servir comme d'un gage, d'une preuve. Il lui aurait dit, j'ai rêvé que ces pilules te guérissaient, comme j'ai rêvé que ta mère allait mourir et qu'il fallait te sauver du désespoir. Mais il n'avait jamais utilisé le Rêve ainsi. Le Rêve était un texte sacré dans leur religion personnelle, intime.

Elle marmonna toute seule.

“Chhh”, fit-il doucement, comme on s'adresse à un enfant agité. Ce doit être terrible, songea-t-il avec un serrement de cœur. Il faillit le dire à voix haute : Quelle bénédiction de ne pas devoir infliger ça à un petit être. L'espace d'une seconde, il pensa à son frère et à son épouse, avec leur nouveau-né, dans leur maison en banlieue. Une sorte d'enfer s'était ouvert là-bas, même dans ce quartier tranquille, résidentiel.

Elle le regarda.

“Ferme les yeux”, dit-il.

Elle laissa retomber ses paupières lourdes, enfonça sa joue dans l'oreiller.

Il la sentit frotter ses petits pieds l'un contre l'autre – un mantra cinétique, un rituel de concentration qu'elle utilisait parfois. Elle essayait, et il l'aima pour ça. Il avait envie de lui dire de se détendre, de laisser la pilule faire son effet, mais savait que cela ne ferait que la pousser à y penser davantage. La meilleure chose à faire était de demeurer immobile et silencieux. Sans se toucher, sans chanter une berceuse, sans compter les moutons. Juste laisser agir ce qu'il lui avait raconté. Que cela pénètre peu à peu en elle.

Quelques minutes s'écoulèrent, et elle semblait apaisée, même ses pieds avaient fini de s'agiter. Cela marchait-il déjà ? Il scruta son visage, s'autorisant une lueur

d'espoir. Lueur immédiatement douchée comme elle posait brusquement la main sur sa bouche. Elle serra les paupières, et des larmes jaillirent.

“Chérie, fit-il doucement. Carolyn.”

Elle secoua la tête, refusant d'ouvrir les yeux.

“Allons, ne laisse pas tomber. Moi, je sens que ça marche, je le sens dans mes veines.”

Elle se couvrit les yeux de la main, dissimulant son scepticisme croissant.

Il est temps, décida-t-il. Temps pour la tache de disparaître par magie, pour les cheveux de repousser sur le tissu cicatriciel. Temps pour les aveugles de recouvrer la vue, pour les morts de ressusciter. Montre-lui.

“Tiens écoute”, fit-il en introduction, tel un nouveau personnage apparaissant sur la scène. Il bâilla bruyamment. En entendant ce son – le son de l'air aspiré par le sommeil, depuis si longtemps oublié –, elle ouvrit brusquement les yeux derrière ses doigts écartés. Elle fixa l'intérieur de sa bouche tandis que son corps épousait cette fonction obsolète. Les yeux qui deviennent vitreux, les battements de paupières ralentis.

Elle l'observa, le regard agrandi, fasciné, la mâchoire décrochée. Tentait-elle d'imiter son bâillement ? Cette expression d'effarement sur son visage – il n'était pas certain que ce soit la réaction espérée.

“Tu vois ce qui arrive ?” demanda-t-il, sachant qu'elle ne l'avait pas vu bâiller depuis plusieurs jours. Elle-même n'avait pas bâillé une seule fois depuis presque une semaine. Il ferma les yeux, laissa sa tête s'enfoncer dans l'oreiller et murmura : “Ça marche. Pour toi aussi ça va marcher, mais ce sera peut-être un peu plus long, parce que tu es restée plus longtemps sans sommeil.”

Celui-ci l'attirait à présent, l'entraînait au bord de la conscience, l'éloignait d'elle. Il le laissa faire, basculant

dans le néant en quelques minutes à peine. Un miel noir se répandait dans sa tête, étouffant les avertissements murmurés de son cerveau reptilien : attention, Carolyn est bien éveillée, elle serre les poings.

Il lui semblait n'avoir dormi que quelques secondes quand son crâne explosa.

La lampe s'était brisée dans ses mains, mais elle continuait de le frapper avec. D'instinct, il leva brièvement les bras pour se protéger, puis se débattit pour parer les coups. Il lui cria d'arrêter, mais rien ne semblait pouvoir l'atteindre au-delà de ses grognements d'animal. Il se jeta sur elle, la força à baisser les bras, la secoua. On aurait pu croire que c'était elle qui dormait à présent, et l'attaquait dans une transe de somnambule. Il la cloua au matelas, de tout son poids, jusqu'à ce qu'elle crie.

Sous lui, elle crachait un flot de paroles. Elle tenta plusieurs fois de ruer pour se débarrasser de lui, mais il l'écrasait, les bras maintenus au-dessus de la tête. Elle finit par abandonner, et seules les paroles lui parvinrent. La poussée d'adrénaline semblait avoir dégagé une trouée de diction articulée, de syntaxe cohérente. Il écouta, pressant son front blessé sur le drap et y laissant une empreinte sanglante. Dans ce flot de proférations, il tenta de distinguer les réelles tentatives de communication de ce qui semblait dicté, capté de quelque source lointaine.

Son bâillement, disait-elle, était comme une lanterne de papier ou un sac qui s'était ouvert sur le devant de son visage, formant un tunnel rose qui dévoilait le contenu de sa tête. Il y avait des trucs brillants là-dedans, et une ignorance d'une noirceur de charbon.

Quand elle était enfant, disait-elle, elle avait vu un homme faire une crise cardiaque dans la rue. Il était

vendeur dans un magasin d'alcool, et ses collègues l'avaient assis sur le trottoir, adossé à un poteau télégraphique, en attendant les secours. L'homme s'agrippait la poitrine, plié en deux de douleur. Carolyn ne l'avait jamais dit à sa mère, mais elle avait vu une grosse bête, comme une sorte d'araignée sur le torse de l'homme. Elle avait des petits forets en place de crochets, et perçait sa poitrine à l'endroit du sternum. Personne n'en avait jamais fait mention, mais elle était sûre que tout le monde, y compris sa mère, l'avait vue.

J'ai essayé de créer des rêves qui transformeraient les rêves, les remplaceraient, disait-elle, ajoutant que c'était un grand péché, comme de ressusciter les morts.

En moi c'est comme le fond de l'océan, disait-elle, plein d'épaves de sous-marins.

Puis elle craqua et se mit à sangloter. "Je suis tellement fatiguée des animaux et de leurs secrets à la con. Qui leur donne leurs ordres ?"

Il roula sur le côté, libérant ses mains.

Elle y enfouit son visage pour pleurer, et il ne put s'empêcher de caresser doucement sa nuque. "Ma chérie, je suis là ma chérie, dit-il.

— Qu'est-ce que tu sais de tout ça, marmonna-t-elle. Personne n'est jamais mort en toi."

Elle parlait dans la nuit, la logique et la cohérence des mots lui échappant de nouveau peu à peu, régressant vers la confusion. Son histoire, avec ses accessoires et sa scénographie, n'avait pas réussi à la sauver.

Le lendemain matin, il commençait de l'attacher à une chaise.